



HAL
open science

Derrière “ La domination masculine ”, l’ombre du “ syndrome Bourdieu ”

Marie Perrin, Lucile Ruault

► To cite this version:

Marie Perrin, Lucile Ruault. Derrière “ La domination masculine ”, l’ombre du “ syndrome Bourdieu ”. *Alternatives Economiques*, 2025, Pierre Bourdieu Une pensée en héritage, 131, pp.68-70. <10.3917/ae.131.0068>. <hal-05541515>

HAL Id: hal-05541515

<https://hal.science/hal-05541515v1>

Submitted on 23 Mar 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Derrière *La domination masculine* : l'ombre du « syndrome Bourdieu »

En voulant mettre en lumière les rouages du sexisme, Pierre Bourdieu a paradoxalement reproduit ce qu'il entendait dénoncer.

En 1998 paraît *La domination masculine*, huit ans après l'article que Pierre Bourdieu a écrit sous le même intitulé¹. Cet ouvrage au retentissement médiatique important participe soudainement à légitimer un champ scientifique jusqu'alors déconsidéré, celui des études féministes. Pourtant, le franc succès du livre ne doit pas faire oublier le travers principal de la démarche de Bourdieu : s'appuyer sur trente années de recherches féministes sans les reconnaître, après avoir marginalisé dans ses propres travaux les rapports de sexe, les rapportant à des « propriétés secondaires »² par rapport aux appartenances de classe. L'écriture puis la réception de *La domination masculine* révèlent alors un puissant paradoxe bien connu des féministes qui, effacées par Bourdieu, prennent pourtant du galon par la publication de son texte. C'est le « syndrome Bourdieu » : « *Tant que ce sont des femmes qui réfléchissent/défrichent/publient sur une/des femme(s), le monde académique n'entend à peu près rien ; mais si un homme écrit sur le même sujet, cela devient audible (même – surtout ? s'il parle moins clair)* »³, relève Éliane Viennot en référence au style pompeux de l'auteur.

Un projet ambitieux

Véritable succès de librairie, l'ouvrage est publié dans un contexte de regain de mobilisations féministes visant à protéger certains acquis sociaux et en réclamer de nouveaux, en particulier la parité en politique et la mise en place du Pacte civil de solidarité (Pacs) pour les couples lesbiens et gays. *La domination masculine* entend examiner les structures de la division du travail entre les sexes. Pour cela, Bourdieu fait le choix de se concentrer sur la société kabyle, où l'opposition du masculin au féminin ordonne selon lui de façon très claire les tâches et les objets. Cette division sexuée rendrait éclatante le quotidien de la domination masculine, et permettrait de percevoir les mécanismes les mieux dissimulés dans notre société. Il met en parallèle cette analyse avec l'examen des relations hommes femmes dans la bourgeoisie anglaise du XIX^e siècle, en étudiant des personnages de fiction, la famille Ramsey, dans le roman de Virginia Woolf *La promenade du phare* (1927). Bourdieu montre que la domination masculine, définie comme un ordre sexuel assujétissant les femmes, fonctionne comme un invariant historique par le travail d'« éternisation » des institutions (la famille, l'État, l'Église, l'école et, dans une certaine mesure, le sport et le journalisme). Il applique son concept central de « violence symbolique » à ce système pour démontrer que la domination masculine s'exerce à la fois par la complicité active (mais pas forcément consciente et volontaire) des dominées et des dominants. Bourdieu s'attache ainsi à saisir *l'incorporation* de la domination en soulignant comment celle-ci s'ancre depuis la prime enfance dans la construction sociale des corps, se manifestant dans les postures, les rites d'institution, les manières de circuler dans l'espace, les prises de parole, etc.

La stature intellectuelle et la notoriété de Bourdieu – indissociables de son sexe, qui passe pour une ressource pour décortiquer la domination masculine – participent au succès du livre, avec un effet inattendu pour les études féministes : leur gain de légitimité. Son ouvrage et celui de

1 *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°84, 1990.

2 Dans *La Distinction*, Minuit, 1979.

3 Viennot Éliane, « Le genre, cet inconnu. Le mot et la chose dans l'étude de l'Ancien Régime », in Fougeyrollas-Schwebel Dominique *et al.* (dir.), *Le genre comme catégorie d'analyse*, L'Harmattan, 2003.

Françoise Héritier, *Masculin-féminin*, qui du reste se rejoignent pour saisir pourquoi les structures résistent à ce point au changement, participent à la fin des années 1990 à consacrer par le haut la thèse de l'inégalité systémique entre femmes et hommes. Autrement dit, il devient impossible dans le champ académique de faire totalement fi du patriarcat.

Un « oubli » des travaux féministes révélateur

Pourtant, l'ouvrage pose un certain nombre de problèmes révélés par des chercheuses féministes, qui l'accueillent avec scepticisme. Elles pointent d'abord la méthodologie employée, parfois qualifiée de « désinvolte ». Ce reproche concerne la grande sélectivité dont Bourdieu fait preuve dans la mention des travaux féministes – quand ils sont cités. Il est assez remarquable qu'il néglige les recherches en histoire des femmes. Et, tout en appelant à un « travail historique de déshistoricisation », Bourdieu tend à présenter les rapports sociaux de sexe comme une structure fixe, sans démontrer le rôle des institutions responsables du processus d'« éternisation » qu'il veut comprendre dans des sociétés pourtant différenciées. L'abondante littérature empirique examinant la fabrication des rôles sociaux genrés, que ce soit à l'école (travaux de Nicole Mosconi), dans la famille (Christine Delphy, Michèle Ferrand), au travail (Catherine Marry) ou encore par la violence physique (Paola Tabet) n'apparaît pas, alors qu'elle fournit des clés de compréhension essentielles. Sans compter que Bourdieu écorne régulièrement la pensée féministe, en adoptant une posture de surplomb qui disqualifie certaines recherches, mais aussi en énonçant les questions qu'il juge prioritaires pour l'agenda féministe, trop peu ambitieux à son goût.

Des problèmes de fond

Sur le fond, les féministes reprochent à Bourdieu de rester trop vague sur les mécanismes de la domination masculine. Songeons d'ailleurs au format même du livre : 160 pages pour une ambition théorique vertigineuse, celle de théoriser un système de pouvoir, quand ce sont des milliers de pages que Bourdieu a consacrées au système de classes. La prétention explicative globale semble échouer à plusieurs niveaux. À force d'insister sur l'adhésion des femmes à leur propre oppression, elle omet les expériences et les conditions d'existence des femmes, c'est-à-dire les réalités économiques et physiques de la domination masculine que sont l'oppression matérielle, la dépendance (au conjoint, au père, etc.), les violences, la double journée de travail des femmes, l'assignation à la maternité. Les femmes sont décrites avant tout comme évoluant dans un univers masculin, et l'on ne sait rien de *leurs* espaces, où elles déploient pourtant des formes de résistance et une puissance d'agir. La domination masculine est abordée d'un point de vue fixe, attribuant aux individus des schèmes de perception, de jugement et de pensée stables et homogènes, ce qui participe d'un sentiment de fatalisme sur les rapports de pouvoir. Pourtant, les travaux féministes montrent dès cette époque combien les rapports de sexe se reconfigurent en permanence – ce qui n'ôte rien à la force de la domination masculine, puisqu'elle s'ajuste à ces transformations et aux acquis des luttes. De plus, dans le livre de Bourdieu, les femmes sont présentées avant tout comme étant le capital des hommes, objets de leurs compétition et honneur. Elles forment une catégorie homogène, sans que soient analysés les ressorts de la fabrication sociale du groupe. Ce point de vue général sur « les femmes », sans nuances sociales (que ce soit en termes de classe, de race, de sexualité, d'âge), interroge alors que ces nuances traversent les débats féministes depuis les années 1970.

Que faire alors de *La domination masculine* aujourd'hui ? Si l'héritage de Bourdieu est immense pour les sciences sociales, il nous semble que ce texte ne peut être abordé sans cette mise en contexte et sans la connaissance de l'état des travaux féministes. Ce détour nécessaire

permet de déceler les mécanismes d'appropriation des idées au sein des communautés scientifiques, terrain de luttes de pouvoir. Lire Bourdieu oui, mais sans être dupe de *sa* domination masculine.

Les études féministes/genre en France

Les années 1960 sont le théâtre de fortes contestations sociales dans de nombreux pays européens et nord-américains. Elles sont nombreuses à éprouver le sexisme des milieux militants puis à s'engager dans des mouvements de femmes. Parmi elles, se trouvent des universitaires qui souhaitent bouleverser la façon dont les savoirs sont fabriqués et enseignés (par et pour des hommes). Pourtant, l'entrée des savoirs féministes à l'université fait face à un rejet tant ils sont dévalués. Les universitaires féministes répondent par des pratiques de résistances tant au niveau théorique que pratique.

À la fin de la décennie 1990, une ouverture se forme dans l'institution pour légitimer ces études : la compétitivité économique de l'Union européenne devient une priorité, et avec elle la réduction des inégalités femmes-hommes, perçue comme l'une de ses composantes majeures. Les transformations néolibérales des universités ont alors pour effet de faire fleurir dans une certaine mesure les études genre.

Pourtant, leur illégitimité demeure et leur intégration reste précaire, dépendante des institutions où ont lieu les enseignements et les disciplines d'exercice. Lestée par un manque de moyens financiers, l'intégration des études genre est sélective car elles sont encore suspectées de militantisme.

Marie Perrin* et Lucile Ruault**

*** Professeure de SES, docteure en sociologie, chercheuse associée au Crespa-CSU**

**** Sociologue, chargée de recherches au CNRS (laboratoire Cermes3)**